

Entre mémoire collective et mémoire familiale

L'héritage d'un trauma collectif lié à la violence totalitaire

Irène Mathier¹

Résumé :

Et si la liberté n'était qu'une illusion ? Ou comment le vécu extrême des anciens – organisé par la violence de l'Histoire – détermine le devenir des générations suivantes ?

A travers l'expérience de la Résistance et de la déportation lors de la Deuxième Guerre mondiale, ce livre a pour objectif de montrer les effets de la transmission du traumatisme et de celle des valeurs portées par le parent rescapé.

Les enfants des résistants déportés ont subi une double influence, marquée par le sentiment de fragilité et de souffrance parentale, associé à celui de force, de courage et d'engagement (paradoxe : héros/victime. Leur parcours de vie est imprégné par cette mémoire et la volonté testimoniale de leur parent.

Après une brève description des séquelles traumatiques des ascendants et la présentation des concepts sur la transmission transgénérationnelle, l'auteur laisse une large place aux témoignages des descendants.

Mots clés : Résistance et déportation, traumatisme, transmission, mémoire collective et familiale, valeurs, résilience.

Abstract :

Et si la liberté n'était qu'une illusion ? Ou comment le vécu extrême des anciens – organisé par la violence de l'Histoire – détermine le devenir des générations suivantes ?

A travers l'expérience de la Résistance et de la déportation lors de la Deuxième Guerre mondiale, ce livre a pour objectif de montrer les effets de la transmission du traumatisme et de celle des valeurs portées par le parent rescapé.

Les enfants des résistants déportés ont subi une double influence, marquée par le sentiment de fragilité et de souffrance parentale, associé à celui de force, de courage et d'engagement (paradoxe : héros/victime. Leur parcours de vie est imprégné par cette mémoire et la volonté testimoniale de leur parent.

Après une brève description des séquelles traumatiques des ascendants et la présentation des concepts sur la transmission transgénérationnelle, l'auteur laisse une large place aux témoignages des descendants.

Mots clés : Résistance et déportation, traumatisme, transmission, mémoire collective et familiale, valeurs, résilience.

« La mémoire de la déportation est triple : mémoire de la résistance, mémoire du camp, mémoire de la Shoah. Trois mémoires qui se combinent, s'enchevêtrent, s'empilent. On aurait tort de les opposer car en effet les divisions et les affrontements entament l'œuvre de mémoire et risquent d'ouvrir les portes sinistres de l'oubli »[1]

Cet exposé est tiré d'une recherche exploratoire sur la transmission des valeurs de la résistance et du traumatisme de la déportation auprès des descendants (lors de la Deuxième guerre mondiale)

Plusieurs études ont porté sur la transmission du traumatisme de la déportation auprès des descendants juifs. et donnent des résultats controversés mais subsistent des constantes : angoisse de mort, insécurité, deuil impossible.

J'ai abordé la spécificité de cette transmission lorsque les parents ont été déportés pour actes de Résistance, hors de toute considération religieuse.

Cet ouvrage s'articule autour de deux questions principales :

1. *Comment les descendants ont-ils pris connaissance de la Résistance et de la déportation de leur parent ?*
2. *Quels ont été les effets de ce « savoir » sur la personnalité et le parcours de vie des descendants ?*

Pour essayer de répondre à ces questions et vérifier mon hypothèse j'ai réalisé environ une trentaine d'entretiens

biographiques auprès des trois générations.

Mon propos a été de montrer l'effet paradoxal d'une double transmission auprès des enfants: celle du traumatisme de la déportation, associée à celle de l'engagement dans la Résistance.

Noëlla Rouget, ancienne déportée à Ravensbrück, a écrit, dans la préface de ce livre, que « pour tenter d'échapper à l'enfer des camps », les déportées rêvaient parfois de fonder une famille, sans toutefois se douter de l'éventualité d'une empreinte néfaste de leur vécu traumatique sur leurs enfants.

C'est à cette question, celle de l'empreinte, que j'ai voulu réfléchir.

Dès lors, il s'agissait de savoir si le traumatisme vécu par un déporté a pu être transmis et de comprendre comment la transmission « a traversé » les générations. J'ai donc rencontré les trois générations même si ce travail reste centré sur la deuxième génération.

A l'origine de cette recherche, mon intérêt fut de réfléchir au concept du devoir de mémoire et à l'éventuel héritage d'une mission du souvenir. Je me suis demandé si la réconciliation passe par la mémoire ou par l'oubli ?

En raison de la complexité du débat, j'ai réduit mon étude à trois objectifs :

1. *Donner la parole aux descendants et montrer les effets de la transmission du traumatisme et de sa représentation.*
2. *Tenter de montrer qu'une paix durable est reliée à la résolution du trauma, à la résipiscence et au pardon.*
3. *Lutter contre la fatalité de la reproduction de l'histoire ou de la violence, par des éléments de compréhension des transmissions vengeresses et mortifères ou pacifiques et « pacifiantes ».*

Démarche

Le sujet ne m'est pas étranger pour l'avoir vécu, étant fille et petite-fille de résistantes déportées et internées en forteresse en Haute Silésie dès 1941 dites les NN (Nuit et brouillard).

Ainsi, interroger d'autres descendants m'a permis de chercher une identité et une appartenance commune.

J'ai choisi de recueillir les témoi-

gnages des descendants de déportés résistants, avec l'intuition que l'association résistance et déportation aurait d'autres répercussions que celles subies par les descendants de la Shoah ou lors d'autres génocides.

Le choix des résistants déportés se justifie aussi par la nature et l'ampleur du traumatisme, ainsi que par la possibilité de rencontrer trois générations.

Mon implication personnelle colore l'approche théorique et méthodologique, par la « pré-connaissance » de la problématique et par son choix d'une méthode biographique impliquée dans une « *reciprocité relationnelle* »[3]

L'approche fut donc clinique et qualitative.

Je m'attarderai dans cet article à vous présenter l'héritage de cette deuxième génération, divisé en 2 axes: les sources d'information et les effets sur les descendants.

Le premier axe aborde la question de l'immersion des enfants dans le milieu emblématique de déportés, ce qui fut une des principales sources d'information.

Puis j'ai interrogé le rapport à la nourriture du déporté et j'ai présenté la représentation du descendant sur le traumatisme parental : quelle fut la perception subjective des symptômes et des séquelles traumatiques du parent.

Le deuxième axe porte sur l'IMPACT de l'expérience parentale singulière et douloureuse sur l'enfance et l'histoire du descendant, sur sa personnalité et son parcours.

L'héritage des valeurs fut aussi abordé ainsi que l'éventuelle mission du souvenir dit « devoir de mémoire » pour vérifier la transmission. Cet héritage a été mis en rapport avec l'image idéalisée du parent militant.

Les Résistants déportés ont lutté pour la liberté et la justice, tout en ayant vécu l'horreur des conséquences d'une idéologie de destruction de l'humain.

Lors de l'engagement dans la Résistance, personne ne savait à quel point les représailles pouvaient aller au-delà du concevable. C'est lors de leur déportation qu'ils ont découvert la réalité de l'extermination. Les Nazis ne voulaient pas de témoins : tous étaient destinés à mourir.

L'expérience des camps imprime une

profonde blessure ontologique, car elle touche l'essence même de l'être humain et son appartenance à l'humanité.

A leur retour, les déportés ont dû se réadapter à une vie « normale », ce qui n'a pas été sans problèmes pour la plupart d'entre eux. Ils devaient rétablir leur santé physique tout en restaurant leur identité. Ils ont été confrontés à la difficulté de dire et d'être entendus.

Pourtant au nom des morts, ils se sont promis de témoigner et de ne pas oublier. Suite à une relative remise en forme physique, ils ont dû se reconstruire. « Une victime ne redevient jamais comme avant. Il ne s'agit pas de rebond mais de reconstruction »[4]. Cette adaptation a été très inégale et dépendante de leur état psychique et physique. De plus, suite au silence et à l'absence de soins, le trauma a pu rester enkysté. Peu d'années après, leurs enfants sont nés. C'est pourquoi nous supposons que le manque d'élaboration du traumatisme et les symptômes persistants à des degrés divers ont déterminé, dans une certaine mesure, le développement et le devenir des descendants.

Les Résistants déportés sont revenus des camps avec une vision du monde irrémédiablement transformée. Ils ont tenté, à travers leurs enfants, une réconciliation entre deux mondes : celui de l'humain et de l'inhumain, celui de la vie et de la mort imminente. Les traces laissées par un tel vécu sont sans doute autant d'ordre traumatique qu'idéologique.

La Résistance a été portée par des valeurs (démocratie, liberté, tolérance, etc.) La survie dans les camps dépendait aussi de la force et de la persistance de ces valeurs, malgré la volonté des Nazis de détruire l'humanité dans l'humain subsistant et « résistant » des déportés. Plus tardivement, les déportés se sont sentis investis d'un devoir de mémoire au nom des disparus. La volonté de donner des leçons de l'histoire est liée à l'espérance que les générations suivantes sauront en tirer profit. Cependant, dans l'immédiat après-guerre, le silence s'est imposé. Les déportés ne voulaient pas importuner leur famille par leur histoire sordide. Ils voulaient inculquer la confiance en l'humanité et non la barbarie. Pourtant

la souffrance persistait et les enfants l'ont détectée mieux qu'un radar. Ces valeurs « rédemtrices »[6] et salvatrices pour survivre puis revivre étaient porteuses d'espoir. Elles ont marqué fortement le surmoi des descendants et leur parcours. Ces derniers ont pu se sentir investis d'une « mission de transmission », d'une solidarité de la Mémoire, comme s'il y avait une injonction morale dont on ne peut dévier pour ne pas menacer l'équilibre précaire du survivant ni lui infliger plus de souffrances.

Quelle est la spécificité de la transmission des Résistants déportés ?

Le vécu de la déportation a exacerbé les valeurs de la Résistance – justifiant que la souffrance subie a porté ses fruits, la libération, grâce au fait d'avoir résisté et lutté contre l'occupant. Le sacrifice de sa personne n'aurait pas été vain.

L'originalité de cette étude est l'hypothèse selon laquelle la singularité de cette transmission consiste en une double identification à la victime et au héros : l'engagement dans la Résistance (porté par des valeurs fortes), puis le traumatisme de la déportation, ont marqué une empreinte sur la trajectoire des descendants. J'ai supposé que les enfants de Résistants déportés auraient donc subi une influence double et paradoxale : puisque celle-ci serait marquée par le sentiment de fragilité et de souffrance parentale, associé à celui de force, de courage et d'engagement (fort payé) pour la défense de valeurs (perception héros/victime).

La déportation du résistant fut une conséquence de la lutte pour la liberté, du combat contre l'occupation germanique imposant des privations diverses, du refus d'une idéologie fasciste, du refus de l'eugénisme, de la défense des droits fondamentaux républicains. Les déportés, pour beaucoup, se sont d'autant plus attachés, après leur libération, à la défense de la paix et à la transmission de valeurs humanistes déjà présentes de par leur opposition au régime nazi. L'expression du « plus jamais ça » indique bien la volonté de lutte et de mise en garde impérative vis-à-vis des générations suivantes. La volonté de transmettre des valeurs aurait eu pour fonction une sublimation du vécu traumatique.

La transmission porte donc sur un message de réconciliation et d'ouverture à l'altérité, sur celui de tolérance et de paix. L'obligation ou l'impulsion d'engagement (pour des valeurs liées à la Résistance et renforcées après la libération) est un facteur de résilience. Cependant, la souffrance endurée du déporté donne à ces messages un caractère émotionnel, trop émotionnel, desquels les descendants pourraient tenter de s'en dégager, par un refus ou une mise à distance. A contrario, le caractère injonctif de ces messages pourrait les emprisonner – otages du passé parental ?

Quels sont les principaux constats sur cet héritage ?

Premier constat

L'association du silence à l'immersion dans un milieu emblématique de la déportation a créé un effet de dissonance cognitive et affective : en effet les parents, pour la plupart, n'en ont pas parlé directement à leurs enfants mais ces derniers participaient aux réunions ou aux commémorations où ils captaient quelques bribes de conversation sans en comprendre le sens.

Ce monde de déportés était un monde à part avec la conscience de l'intensité des liens, et d'exclusion parfois.

Nos témoins nous disent : *quand ma mère en parlait, elle ne parle que de choses étranges, de choses presque drôles, ou c'était des flash, des morceaux, des anecdotes mais pas une histoire.*

Ça m'apparaissait comme un monde fermé, elles vivaient des trucs tellement forts entre elles qui ont vécu la même chose que moi, je ne fais pas le poids (...) c'était de l'ordre du tabou, de l'inaccessible .

Deuxième constat

Le surinvestissement familial et son corollaire, la surprotection, impliquent une forme de contrainte au bonheur, c'est-à-dire une certaine injonction à un bonheur réparateur, un interdit de faiblesse ou de plaintes, et une inhibition de l'agressivité.

Un témoin partage : *la seule chose qui compte pour moi, c'est que vous soyez heureux, elle croyait que l'on va épargner à ses enfants ses propres*

souffrances, on était pour elle comme une bouée dans son propre chemin de malheur.

Les enfants ont du mal à laisser émerger une critique ou un reproche, les affects négatifs sont refoulés ou contenus. C'est ainsi que l'enfant apprend à négliger ses propres besoins émotionnels, ce qui empêche son processus d'individuation.

Troisième constat

La connaissance du vécu, engagement-déportation, provoque un mélange de fierté et d'angoisse. Les deux facettes, héros pour l'extérieur et victime pour l'intimité familiale, sont partagées par plusieurs lorsqu'ils nous livrent l'image de leur parent déporté. Le besoin d'une image stable est empêché et perturbe les identifications. L'idéalisation incite les descendants à surpasser leur propre capacité et entraîne un certain sentiment d'infériorité.

Si l'image du héros les nourrit et construit le narcissisme, elle écrase aussi l'identité des enfants en les fragilisant. Un témoin partage :

C'est une image tellement idéalisée et tellement remarquable, que c'était presque difficile...j'en faisais une sorte d'idole, une sorte de personnage qui avait surmonté tous les obstacles, qui était plus forte que les autres.

Les sentiments de ne pas être à la hauteur illustrent ce double mouvement. L'identification à la victime mène à l'interdit de faiblesse, incitant l'enfant à ne jamais se plaindre ni à être à l'écoute de ses propres sentiments. Cette relative adaptation se joue au prix d'une mutilation du self et laisse transparaître une souffrance, élaborée au cours de nombreuses années de prise de distance.

Si les descendants nous ont peu parlé de la Résistance, c'est bien que la déportation, avec son lot de souffrances, a été bien plus marquante et effrayante pour eux. Malgré tout, « l'héroïsme » implique une identification valorisante, ce qui explique, nous pensons, le moindre impact de la déportation, l'un contre balançant l'autre. La force et le courage du Héros, versus la faiblesse et la souffrance de la Victime équilibrent l'image du parent et les identifications.

Les personnes qui se sont exprimées sur l'héritage de la force morale, nous ont livré la difficulté d'égaliser l'image du parent idéalisé. Ils ont appris à ne pas se plaindre et à dépasser les embûches en relativisant leurs souffrances :

Selon un témoin : *Il ne faut pas se plaindre pour des petites bricoles, c'est malvenu parce que s'ils s'en sont sortis, c'est parce qu'ils se sont battus (...) on essaie de s'accrocher, de se battre, c'est le message qu'ils nous ont fait passer.*

La plainte est donc impossible. Il est en effet difficile de prendre en compte les petites difficultés quotidiennes, les « bobos » de l'enfance s'ils sont comparés à un vécu de déportation :

Ce désir d'être dur à la souffrance, si je souffrais, je supportais (...) il fallait que je me surpasse, dit un autre témoin.

Cet interdit de faiblesse a entraîné une discordance entre le monde interne de l'enfant et la réalité externe.

Nombreux sont les descendants qui se sont efforcés d'être à la hauteur et d'honorer les demandes réparatrices de leur parent. Certains se sont sentis écrasés par l'ampleur et l'inaccessibilité d'un tel projet, d'autres ont développé un idéal du moi exigeant.

Un témoin nous dit :

Pour ma mère, on pouvait être soit un saint, ce qu'il y avait de mieux, soit un héros qui aurait donné sa vie pour la patrie, soit un très grand artiste.

En effet, l'image idéalisée du parent entraîne un idéal du moi sévère et exigeant, une relative dévalorisation, le sentiment de ne pas être à la hauteur.

Comment égaliser des parents héroïques, prêts à sacrifier leur vie pour la liberté ?

Un témoin partage : « *j'en faisais une sorte d'idole* » ou un autre dit : *ça a toujours été mon phare, j'ai toujours voulu aller au-delà de mes limites, pour me rendre digne de ce que ma mère avait fait.*

Quatrième constat

Toutes les personnes interrogées relèvent l'adhésion aux valeurs parentales

et expriment une certaine souffrance en évoquant la déportation de leur parent.

Dans la perspective d'une appropriation de son héritage et de celle de l'affranchissement d'une dette générationnelle, nous pensons que les descendants n'échappent pas à l'impératif de lutte contre toute atteinte aux droits de l'homme.

Les descendants poursuivent les idéaux et les valeurs liées à la Résistance par loyauté et pour honorer la dette familiale. Cette transmission n'a pas été clairement ressentie comme injonctive mais comme « viscérale » et incontournable :

C'est presque viscéral, c'est un mode de survie d'être dans ces combats-là, de justice. On a un vrai devoir de solidarité, je me sens un devoir de dire (...) on est les nouveaux témoins.

Nous pensons que l'adhésion aux valeurs parentales transmises répond à un besoin de réparation de la souffrance parentale tout autant que celle des enfants de déportés. Cependant, une conscience aiguë de la fragilité de la démocratie imprime une couleur injonctive et émotionnelle à cet engagement. La loyauté est très contraignante pour les descendants interrogés : dévier de la trajectoire tracée serait vécu comme une trahison, voire une revictimisation. Un témoin nous dit :

Je me suis toujours juré que je ne l'oublierai jamais et donc que je servirai de relais. Je m'étais juré de ne jamais abandonner le problème de la Résistance et de la déportation.

Ainsi l'association Résistance et déportation montre d'une part, comment elle a joué un rôle restaurateur pour les déportés, par le sens donné à l'événement et d'autre part, pour les descendants, comment elle a permis une construction identitaire « narcissisante » et réparatrice par l'adhésion aux valeurs parentales.

Dernier constat

Une partie des descendants présentent des troubles qu'ils ont reliés au vécu parental: une anesthésie affective, un retrait social, un sentiment d'altérité, des phobies, des cauchemars et divers symptômes psychosomatiques.

Pour tous, l'idéal du moi semble avoir été excessif. Le sentiment d'un monde

menaçant est partagé ainsi qu'une souffrance phobique vis-à-vis du monde extérieur, un état d'alerte continu, deuil d'une société civilisée ou selon l'expression de Jean-Luc. Swertvaegher[7] d'un « lignage sensible à la fragilité du statut d'humain »

Je faisais souvent le rêve que j'étais moi-même arrêté par la Gestapo, dit l'un de nos descendants interrogés.

J'ai hérité d'une sorte d'inquiétude, d'une certaine fragilité, dit un autre, nous étions les dépositaires de cette expérience, je pense que je suis le fils du camp.

Une autre exprime : je ne ressens aucune douleur, un mépris complet de toute souffrance

Ou encore : les jeux avec mes poupées, c'était...on était dans une grotte et à l'extérieur, c'était le danger.

Beaucoup exprime le sentiment de rupture du contrat social de sécurité : On a reçu à travers cette transmission la conscience, un avertissement que cela peut se reproduire à tous moments, un autre dit : C'est la présentation d'un univers où l'on n'a pas envie de vivre, un côté profondément désespéré.

En bref, les modes de transmission ont été principalement indirects et informels (milieu déportation, conversations familiales, la participation aux cérémonies ou aux réunions amicales entre déportés). La transmission a été non verbale par le biais d'attitudes spécifiques telles que le rapport émotionnel à la nourriture, la perception des symptômes persistants, particulièrement, les jours anniversaires où les enfants étaient témoins de retrait, de colères, de violence, de tristesse...

Si nous ne pouvons conclure sur une transmission de symptômes post traumatiques, nous pouvons relever une grande vulnérabilité et une sensibilité exacerbée des descendants de la deuxième génération.

Nous notons, malgré une bonne adaptation globale, une répression des affects, une prise de distance cognitive à l'âge adulte et des effets de clivage ou/et de dissociation affective.

Nous concluons aussi sur la constatation d'une triple contrainte:

- celle d'une adhésion aux valeurs parentales

- celle d'afficher ,un bonheur réparateur
- et cet état d'alerte et de vigilance

En résumé, nous constatons que ces transmissions ont eu plusieurs répercussions :

- Un sentiment de ne pas être à la hauteur, soit une relative dévalorisation de soi
- Un interdit de faiblesse, c'est-à-dire une impossibilité de se plaindre
- Une image idéalisée provoquant un idéal du moi sévère
- Une rigueur morale voire idéologique injonctive
- Et enfin, pour la plupart, la poursuite des idéaux du parent rescapé.

En guise de conclusion

Cette expérience, liée à l'histoire et à la transmission des traumatismes, parfois sans effet curatif ni de pardon, n'expliquerait-elle pas les drames récurrents et la répétition de l'Histoire ?

Les conclusions et les résultats de cette étude peuvent-elles être considérées comme un paradigme ?

Oui dans la mesure où elles sont liées à un engagement militant, moins pour tout autre drame humain contre l'humain, subi et gratuit.

Mais la réflexion sur les transmissions devrait se poursuivre avec d'autres populations, toujours avec l'idée d'une reconnaissance des peuples et celle d'une meilleure compréhension des effets des traumatismes ainsi que l'espoir d'éviter les répétitions de l'histoire.

UTOPIE ? Diriez-vous ?

Seulement l'ESPOIR de progresser vers plus d'humanité, plus de tolérance, plus de justice et plus de solidarité.

Et je termine en citant J-C Métraux [8] : « pour que la cruauté n'essaime de génération en génération, pour au moins garder l'espoir d'une dignité, se souvenir devient une nécessité »

Références :

1. Breton, C, *Socialisation des descendants de parents Résistants déportés de France dans les camps de concentration allemands pendant la seconde Guerre mondiale*, Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation, Université de Nanterre, Paris, 1993.

2. Crocq, L, *Le piège du succès*, L'express, no 2689, 2003

3. Ferrarotti, F. *Histoires et histoires de vie : la méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Librairie des méridiens, 1983

4. Mathier, I, *Entre mémoire collective et mémoire familiale*, Genève, ies, 2006

5. Métraux, J.-C, *Deuils collectifs et création sociale*, Paris, La Dispute, 2004

6. Poirel, B, *Les enfants de déportés : des victimes transgénérationnelles ?*, Diplôme de l'Université de victimologie, Paris, 2004.

7. Swertvaegher, J-L, *Psychologue clinicien, responsable de consultation*, Centre Devereux, Paris, mail 2004.

8. Métraux, J.-C *Deuils collectifs et création sociale*, Paris : La Dispute, 2004, p. 39

Auteurs :

1. Psychologue clinicienne, est chargée d'enseignement à la Haute école de travail social à Genève/Suisse.

